

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1755

Fables Choisies. Livre Premier.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1398

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvûe
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt & principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez? J'en suis fort aise;
Hé bien, dansez maintenant.





LA CIGALE ET LA FOURMI. Fable I.

J. B. Oudry inv.

D. Sornique Sculp.



F A B L E I I.

L E C O R B E A U

E T

L E R E N A R D.



FABLE II.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maître Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage:
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monsieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! Que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie:
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit: mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

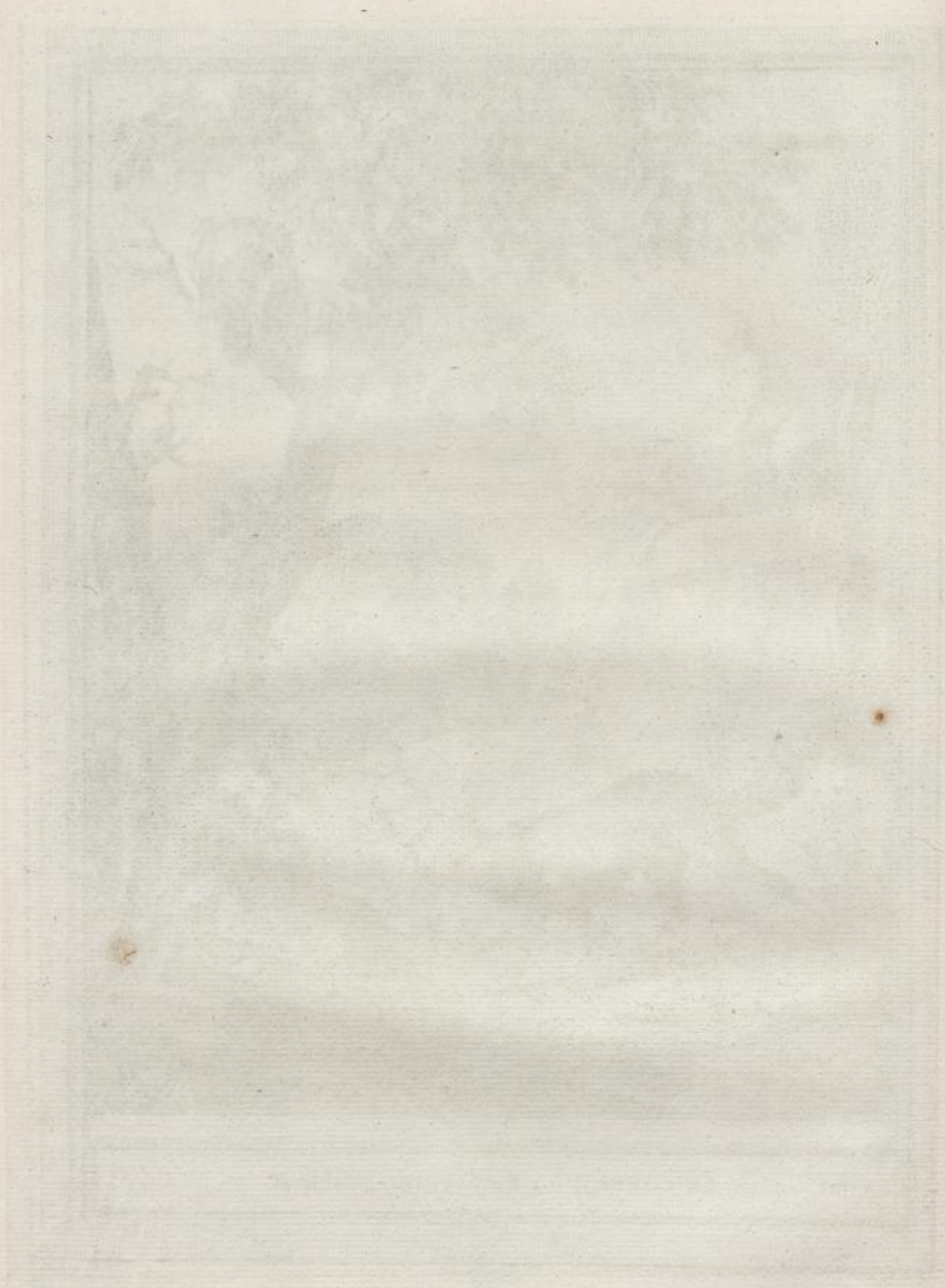




LE CORBEAU ET LE RENARD. Fable II.

J.B. Oudry inv.

P.F. Tardieu sculp.



F A B L E III.
LA GRENOUILLE
QUI SE VEUT FAIRE
A U S S I G R O S S E
Q U E L E B Œ U F.

B



FABLE III.

LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE
QUE LE BŒUF.

Une Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, & s'enfle, & se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Difant : regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? Dites-moi, n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voila ?
Vous n'en approchez point. La chetive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs :
Tout petit prince a des ambassadeurs :
Tout marquis veut avoir des pages.

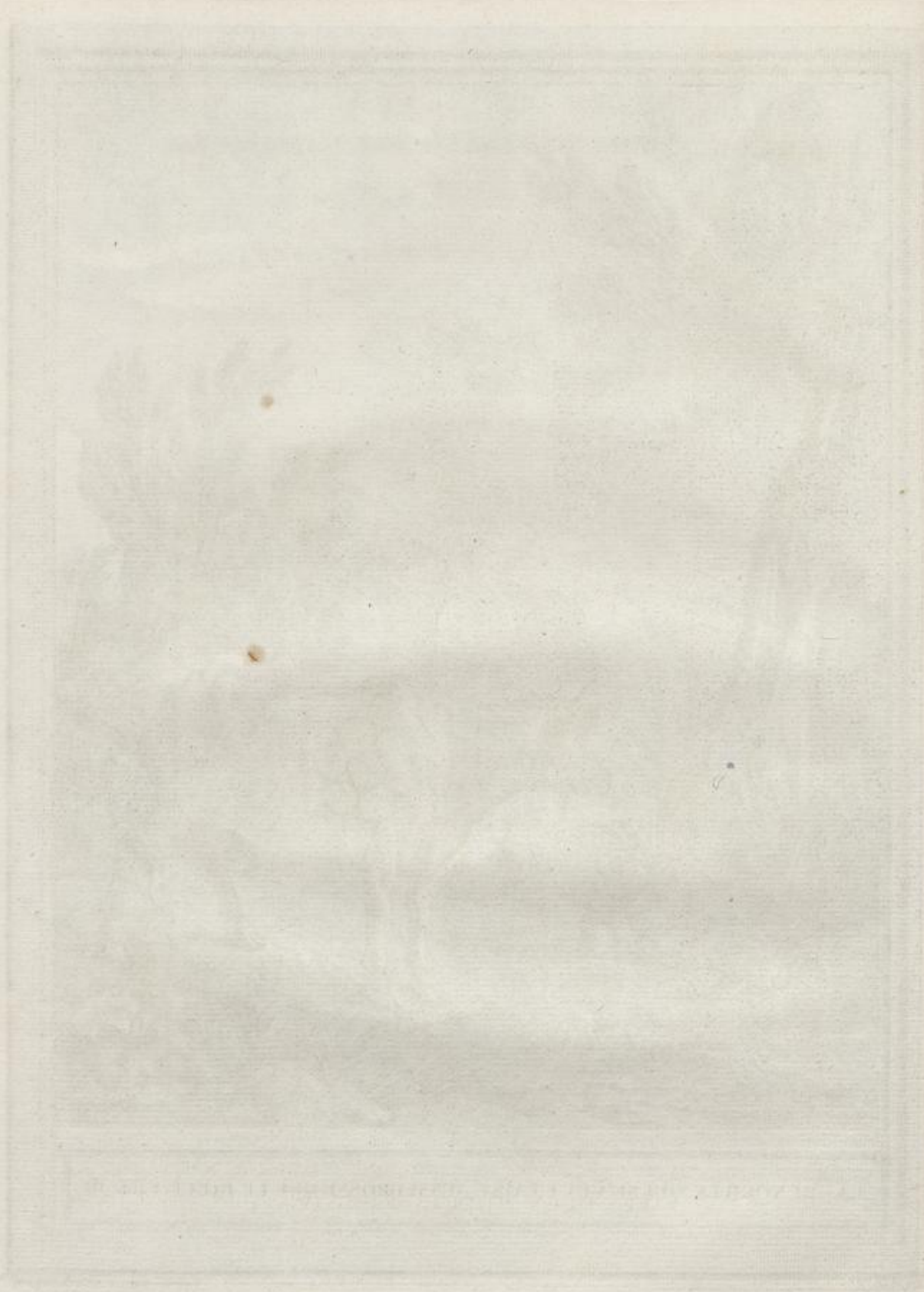




LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF. Fable III.

J.B. Oudry inv.

C. Lechin aqua forti, R. Gaillard del. sculp.



FABLE IV.

LES DEUX

MULETS.

F A B L E I V.

LES DEUX MULETS.

Deux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être foulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette:
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein & l'arrête.
Le Mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups, il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce Mulet qui me fuit, du danger se retire,
Et moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avois servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne ferois pas si malade.

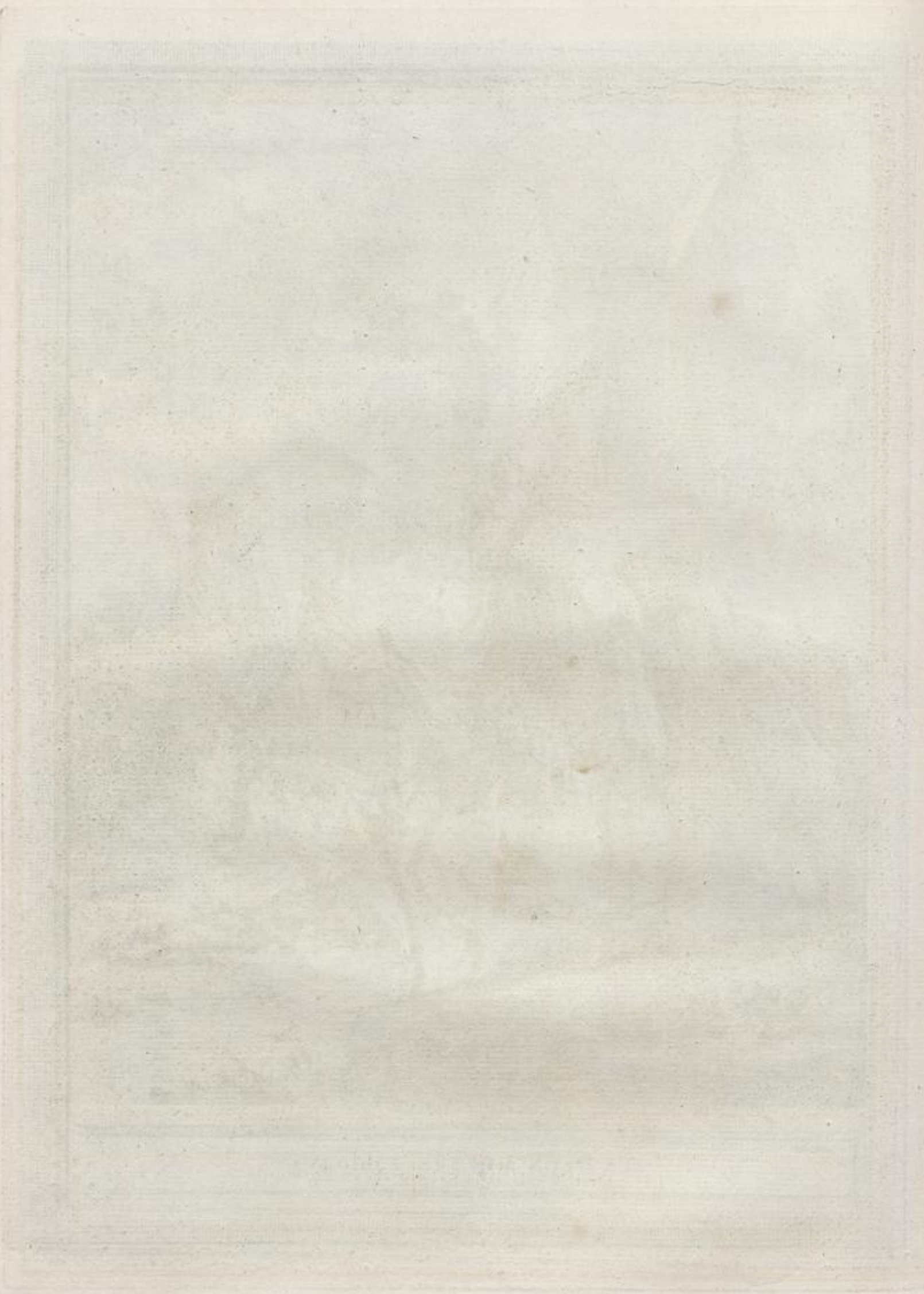




LES DEUX MULETS . Fable IV.

J. B. Oudry inv.

Grave à l'aig. forte par C. Cochin. Terminé au burin par Chou



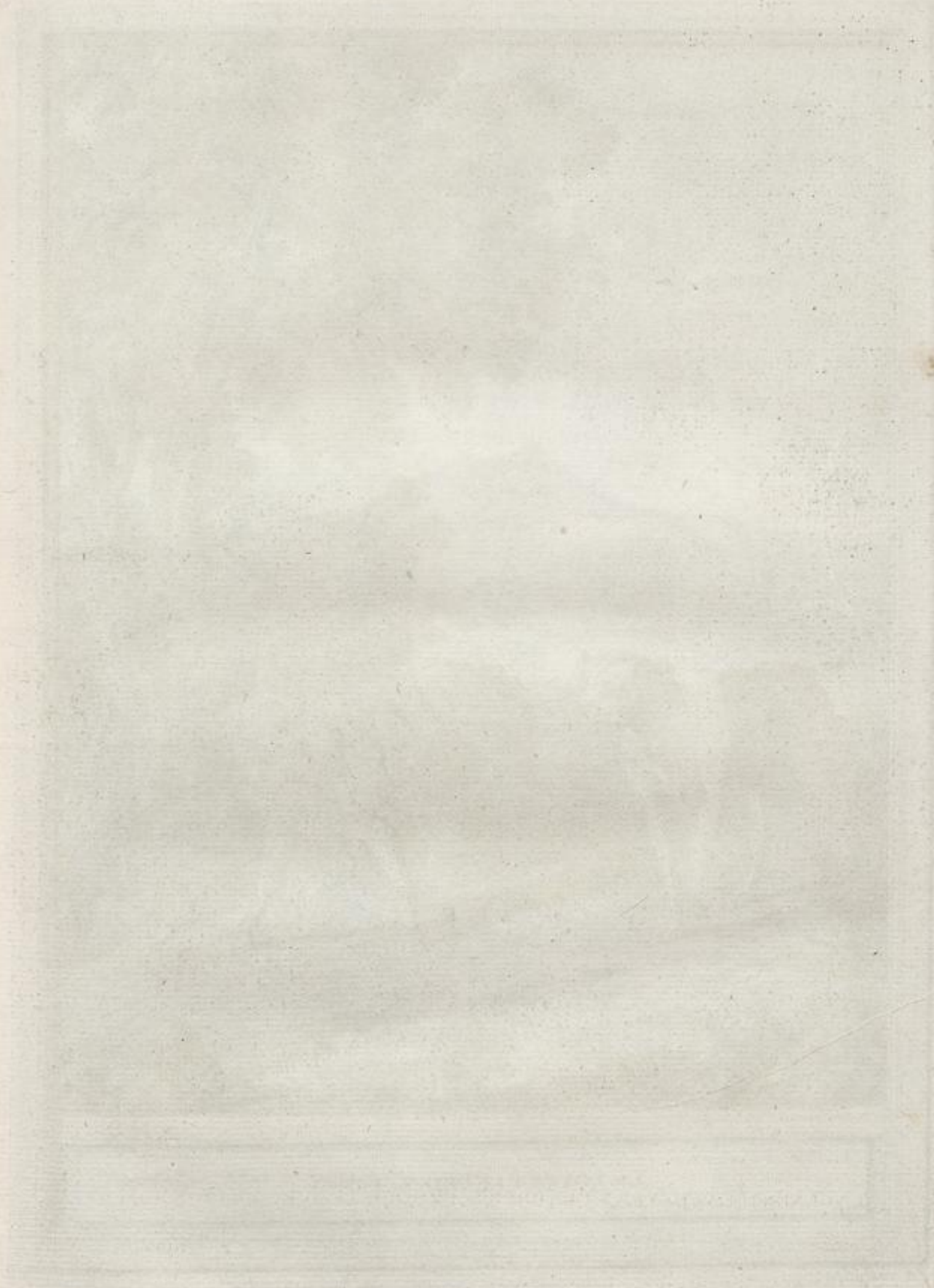


LES DEUX MULETS. Fable IV. 2^{me} planche.

Oudry inv.

Grave à l'eau forte par C. Cochin. Terminé au burin par M^r Aubert.







LE LOUP ET LE CHIEN . Fable V.

J.B. Oudry inv.

C. Boquet sculp.

F A B L E V.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Un Loup n'avoit que les os & la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde:
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers;
Mais il falloit livrer bataille;
Et le Mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y font misérables,
Cancres, hères & pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? rien d'assuré: point de franche lipée;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit: que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portant bâtons, & mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire:
Moyennant quoi, votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte careffe.

C

Le Loup déjà se forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé :
Qu'est-cela ? lui dit-il. Rien. Quoi rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le collier dont je suis attaché,
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ! dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours ; mais qu'importe ?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte ;
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, & court encor.



F A B L E V I.

L A G É N I S S E ,

L A C H É V R E

E T L A B R E B I S ,

E N S O C I É T É

A V E C

L E L I O N .

FABLE VI.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS,
EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

La Génisse, la Chèvre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.

Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit : nous sommes quatre à partager la proie ;
Puis, en autant de parts le cerf il dépeça :
Prit pour lui la première en qualité de sire :
Elle doit être à moi, dit-il ; & la raison,

C'est que je m'appelle Lion :

A cela l'on n'a rien à dire.

La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

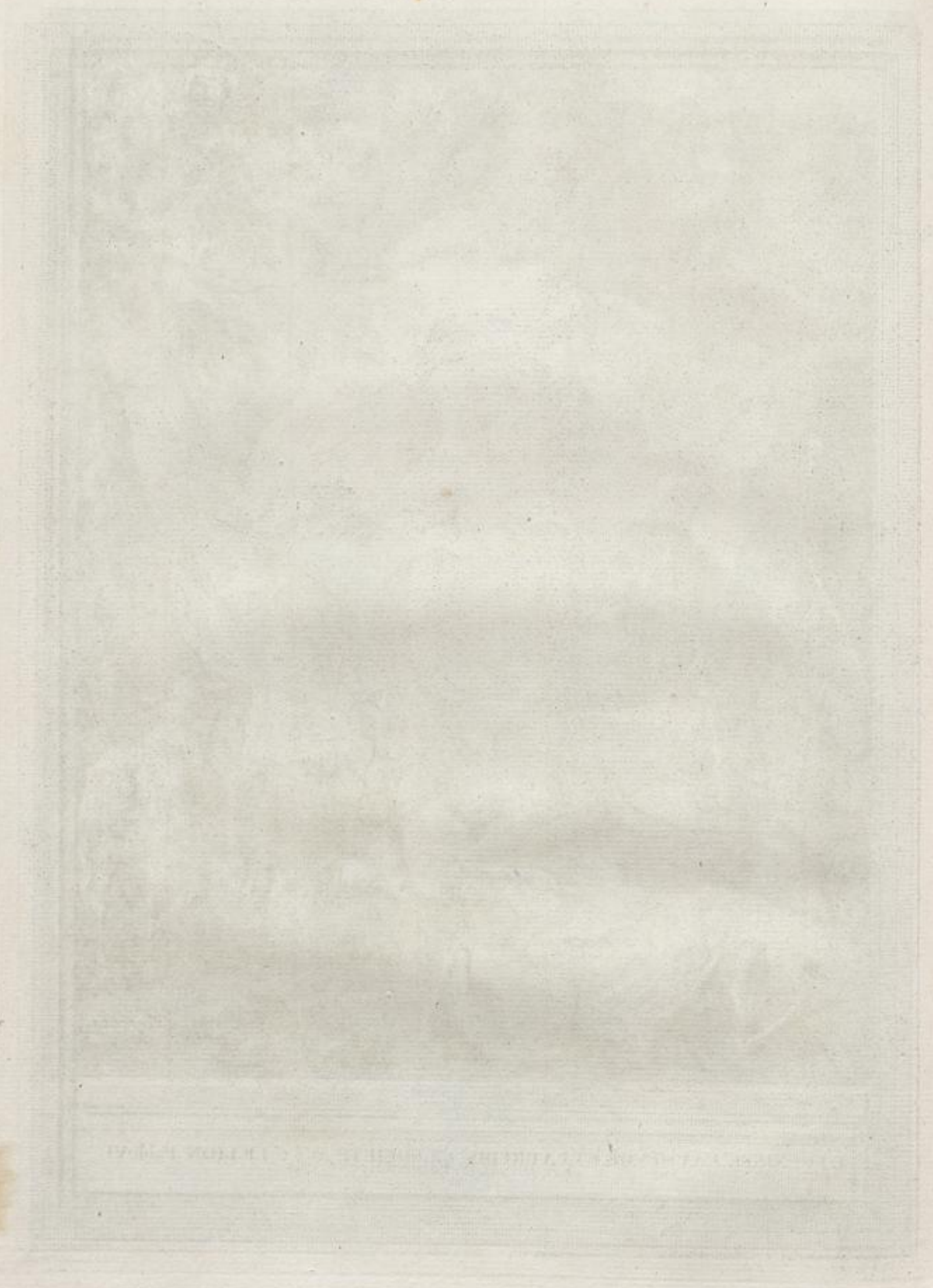




LAGENISSE, LA CHEVRE ET LA BREBIS, EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION. Fable VI.

J. B. Oudry inv.

F. A. Dupont sculp.







LA BESACE. Fable VII.

J.B. Oudry inv.

St. Focard sculp.

F A B L E V I I.

L A B E S A C E.

Jupiter dit un jour : que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.
Venez, finge, parlez le premier ; & pour cause :
Voyez ces animaux ; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi-bien que les autres ?
Mon portrait, jusqu'ici, ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frere l'ours on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut, de sa forme il se loua très-fort,
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queue, ôter à ses oreilles,
Que c'étoit une masse informe & sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appétit,
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant pour elle un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous ;
Du reste contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, & taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

D

Le Fabricateur souverain

Nous créa befaciens tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.







L'HIRONDELLE ET LES PETITS OYSEAUX. Fable VIII.

J.B. Oudry del.

Gravé à l'eau forte par C. Cochin. Terminé par R. Gaillard.

FABLE VIII.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

Une Hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vû,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre se seme,
Elle vit un manant en couvrir maints fillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oifillons,
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
Je sçaurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand fera votre ruine.
De-là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte & mainte machine,
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison ;
Gare la cage ou le chaudron.
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiseaux se moquerent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chéneviere fut verte,
L'Hirondelle leur dit : arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou foyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !

Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,
L'Hirondelle ajoûta : ceci ne va pas bien,
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés,
Feront aux Oifillons la guerre,
Quand reginglettes & réseaux
Attraperont petits Oiseaux,
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue & la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oifillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément,
Que faisoient les Troyens, quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oifillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.



F A B L E I X.

LE RAT DE VILLE

E T

LE RAT DES CHAMPS.

E



FABLE IX.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la sale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussi-tôt:
Et le citadin de dire,
Achevons tout notre rô.

C'est assez, dit le rustique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi.

Mais rien ne vient m'interrompre:
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, si du plaisir
Que la crainte peut corrompre.



LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS. Fable IX.

J.B. Oudry inv.

J. Ponceau sculp.



F A B L E X.
LE LOUP
ET
L'AGNEAU.

FABLE X.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

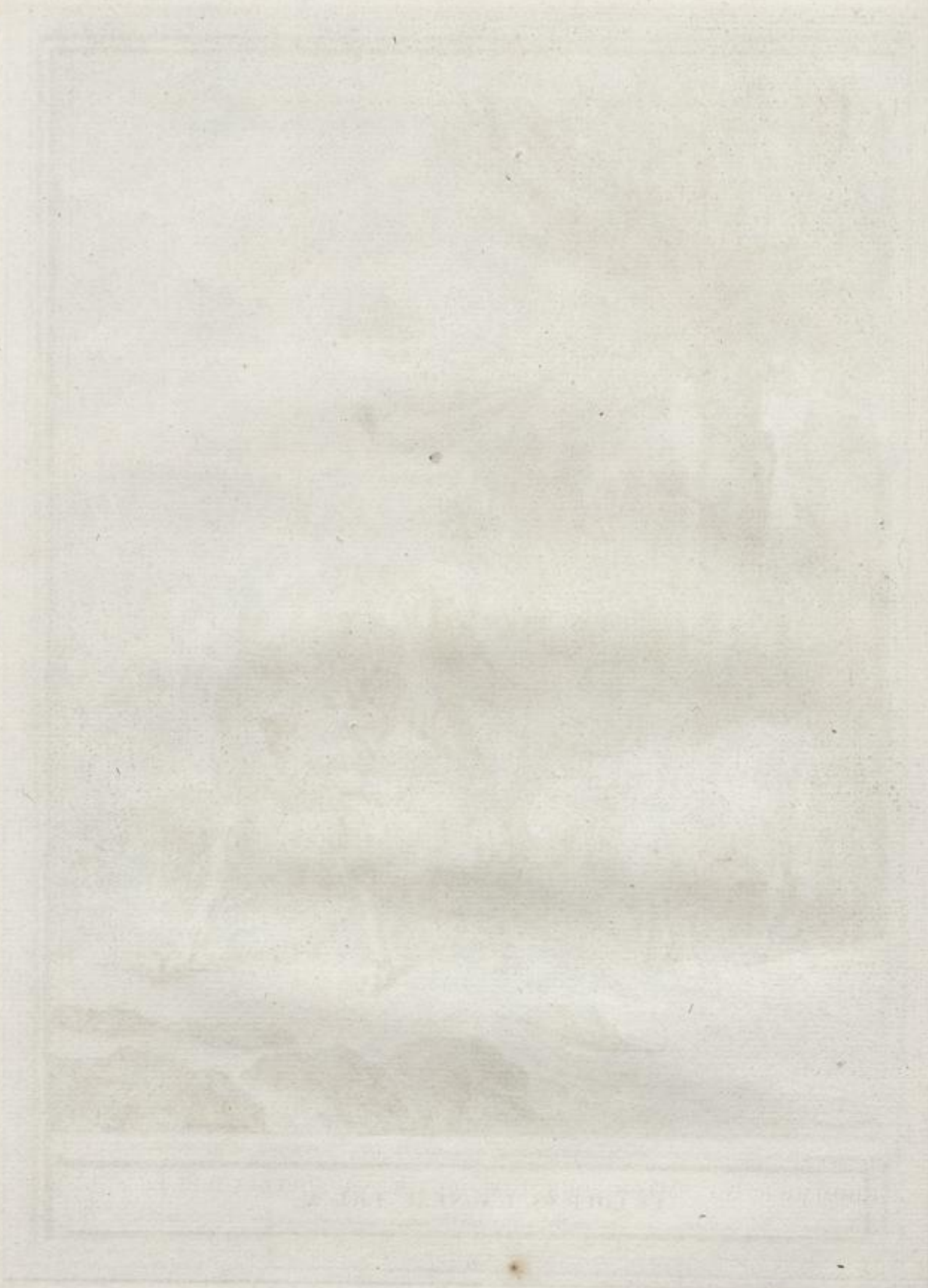
La raison du plus fort est toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau se défaltoit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colere,
Mais plutôt qu'elle considere
Que je me vas défaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je sçai que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'Agneau, je t'éte encor ma mere.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frere.
Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers & vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procès.



LE LOUP ET L'AGNEAU. Fable X.

J.B. Oudry inv.

C.D. Gallimart sculp.



F A B L E X I.
L' H O M M E
E T
S O N I M A G E.

FABLE XI.

L'HOMME ET SON IMAGE.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Un Homme, qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
 Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
 Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
 Vivant plus que content dans son erreur profonde.
 Afin de le guérir, le sort officieux

Présentoit par-tout à ses yeux
 Les conseillers muets dont se servent nos dames.
 Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
 Miroirs aux poches des galans,
 Miroirs aux ceintures des femmes.

Que fait notre Narcisse ? il se va confiner
 Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
 N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
 Mais un canal, formé par une source pure,

Se trouve en ces lieux écartés :
 Il s'y voit, il se fâche, & ses yeux irrités
 Pensent appercevoir une chimere vaine.
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau,
 Mais quoi ! le canal est si beau,
 Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
 Je parle à tous ; & cette erreur extrême
 Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
 Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même :
 Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
 Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes.
 Et quant au canal, c'est celui
 Que chacun sçait, le livre des maximes.

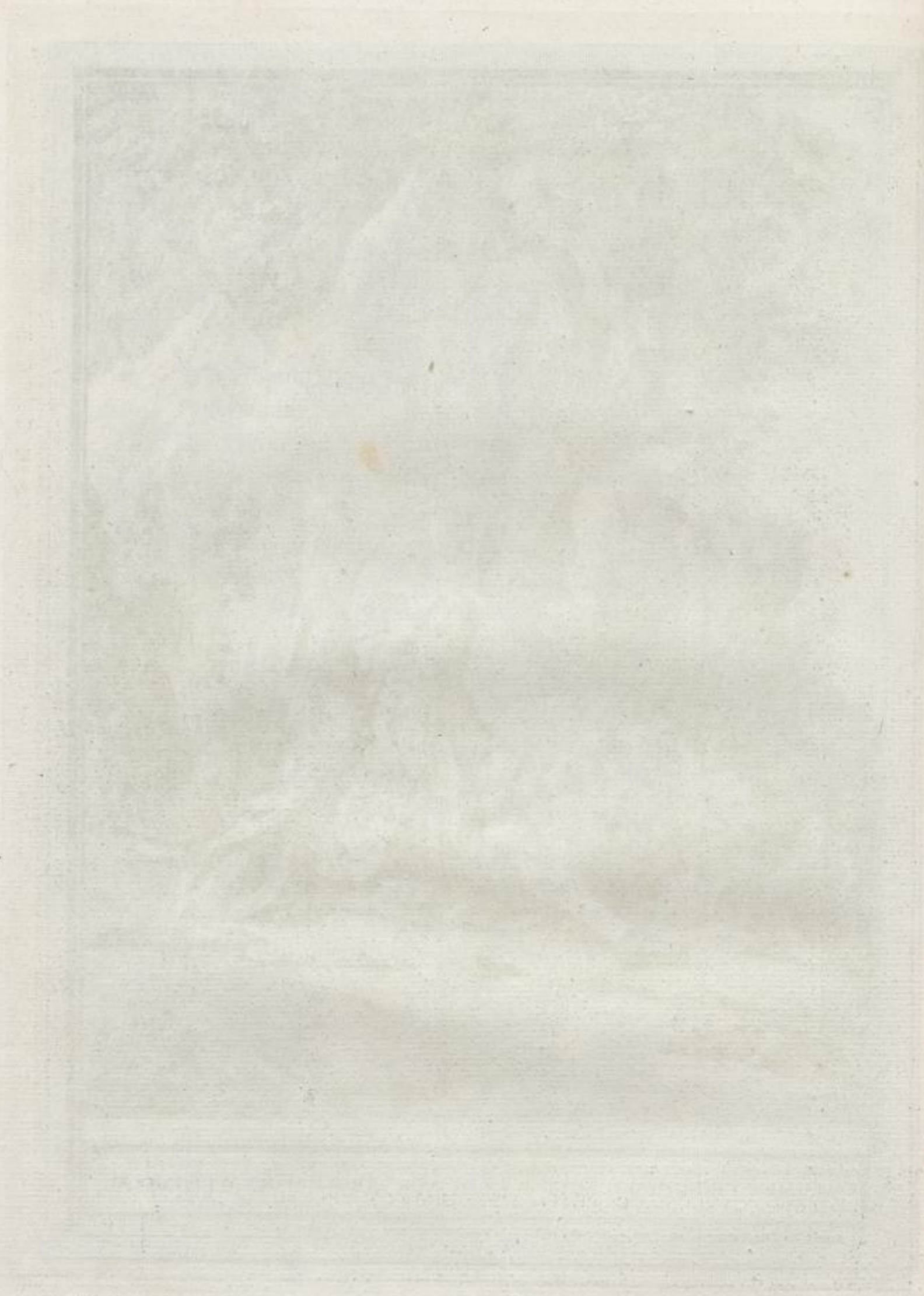


L'HOMME ET SON IMAGE. POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT. Fable XI.

J.B. Oudry inv.

L. Elieut sculp.





F A B L E X I I .
LE DRAGON
A PLUSIEURS TÊTES,
ET LE DRAGON
A PLUSIEURS QUEUES.

FABLE XII.

LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRAGON
A PLUSIEURS QUEUES.

Un envoyé du Grand Seigneur,
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.

Un Allemand se mit à dire :
Notre Prince a des dépendans
Qui, de leur chef, sont si puissans,
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de sens,
Lui dit : je sçai par renommée,
Ce que chaque Électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, & qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef passe, & le corps, & chaque queue aussi ;
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre Empereur & du nôtre.



LE DRAGON À PLUSIEURS TÊTES , ET LE DRAGON À PLUSIEURS QUEUES. Fable XII

J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin p. aqua forte, N. Boussois sculp., et alij fecerunt.







LE DRAGON À PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRAGON À PLUSIEURS QUEUËS. Fable XII. 2^e pl.

J.B. Oudry del.

C.O. Gallimard sculp.



F A B L E X I I I .
LES VOLEURS
E T
L'ÂNE.

F A B L E X I I I .

LES VOLEURS ET L'ÂNE.

Pour un Âne enlevé deux Voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.

Tandis que coups de poings trotoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisiéme larron,
Qui faifit maître Aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province.

Les voleurs font tel & tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc & le Hongrois :
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois.

Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise.
Un quart voleur survient, qui les accorde net,
En se faifissant du baudet.

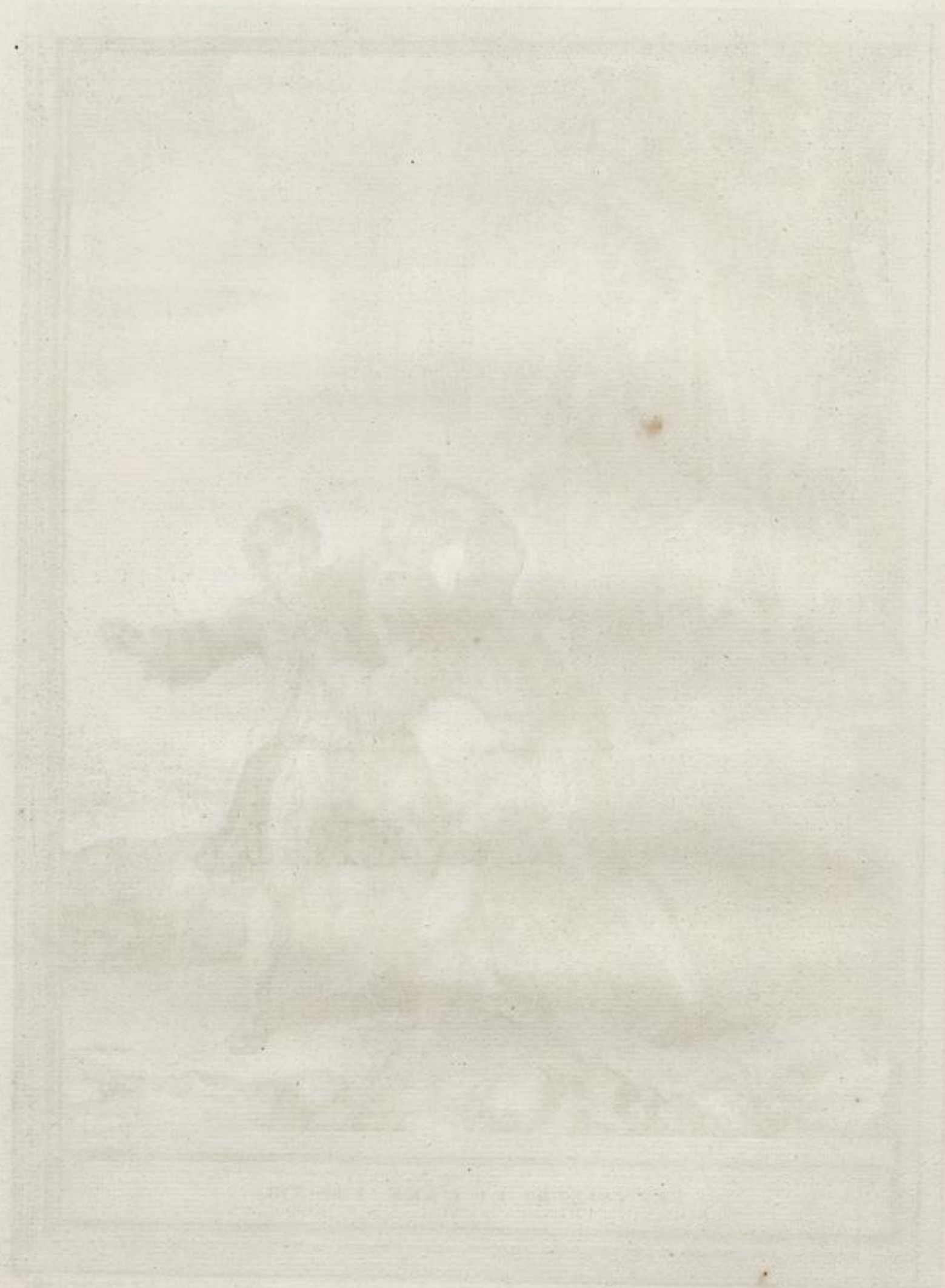




LES VOLEURS ET L'ÂNE . Fable XIII.

J. B. Oudry inv.

P. F. Tardieu sculp.





Faint, illegible text or markings along the right edge of the page, possibly bleed-through from the reverse side.





SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX. Fable XIV.

J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin p. sculp

F A B L E X I V.

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa Maîtresse & son Roi.
Malherbe le disoit : j'y soufcris quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille & gagne les esprits.
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlete ; & , la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'athlete étoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, lui sans autre mérite :
Matiere infertile & petite.
Le poëte d'abord, parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor & Pollux, ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux ;
Éleve leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces freres s'étoient signalés davantage.

Enfin, l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlete avoit promis d'en payer un talent ;
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers ; & dit fort franchement
Que Castor & Pollux acquitassent le reste.
Faites - vous contenter par ce couple céleste.

Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi : nous ferons bonne vie.

Les conviés sont gens choisis,
 Mes parens, mes meilleurs amis.
 Soyez donc de la compagnie.
 Simonide promet. Peut-être qu'il eût peur
 De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
 Il vient, l'on festine, l'on mange.
 Chacun étant en belle humeur,
 Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
 Deux hommes demandoient à le voir promptement.
 Il sort de table, & la cohorte
 N'en perd pas un seul coup de dent.
 Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
 Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ses vers,
 Ils l'avertissent qu'il déloge,
 Et que cette maison va tomber à l'envers.
 La prédiction en fut vraie.
 Un pilier manque, & le plafond
 Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
 Tombe sur le festin, brise plats & flacons,
 N'en fait pas moins aux échançons.
 Ce ne fut pas le pis: car pour rendre complete
 La vengeance dûe au poëte,
 Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
 Et renvoya les conviés
 Pour la plûpart estropiés.
 La renommée eut soin de publier l'affaire.
 Chacun cria miracle; on doubla le salaire
 Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
 Il n'étoit fils de bonne mere,
 Qui, les payant à qui mieux mieux,
 Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte; & dis premièrement,
 Qu'on ne sçauroit manquer de louer largement
 Les Dieux & leurs pareils: de plus, que Melpoméne

Souvent, sans déroger, trafique de sa peine:
Enfin, qu'on doit tenir notre art à quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe & le Parnasse
Etoient freres & bons amis.



FABLE XV.

LA MORT ET LE MALHEUREUX.

Un Malheureux appelloit tous les jours
La Mort à son secours.

O Mort, lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle.

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
Qu'il est hideux! que sa rencontre

Me cause d'horreur & d'effroi!

N'approche pas, ô Mort, ô Mort, retires-toi.

Mécénas fut un galant homme:

Il a dit quelque part, qu'on me rende impotent,
Cul de jatte, gouteux, manchot; pourvu qu'en somme

Je vive, c'est assez, je suis plus que content.

Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la Fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fut dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les Anciens: ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à propos, que je n'ai pas crû le devoir omettre.





LA MORT ET LE MALHEUREUX .Fable XV.

J.B. Oudry inv.

Ch. Baquey Sculp.



IN HONOREM S. MARTINI EPISCOPI



FABLE XVI.

L A M O R T

E T

L E B U C H E R O N .



F A B L E X V I.

LA MORT ET LE BUCHERON.

Un pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans,
 Gémissant & courbé marchoit à pas pesans,
 Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
 Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
 Sa femme, ses enfans, les soldats, les impots,
 Le créancier & la corvée,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort; elle vient sans tarder:
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois, tu ne tarderas guère.
 Le trépas vient tout guérir,
 Mais ne bougeons d'où nous sommes.
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

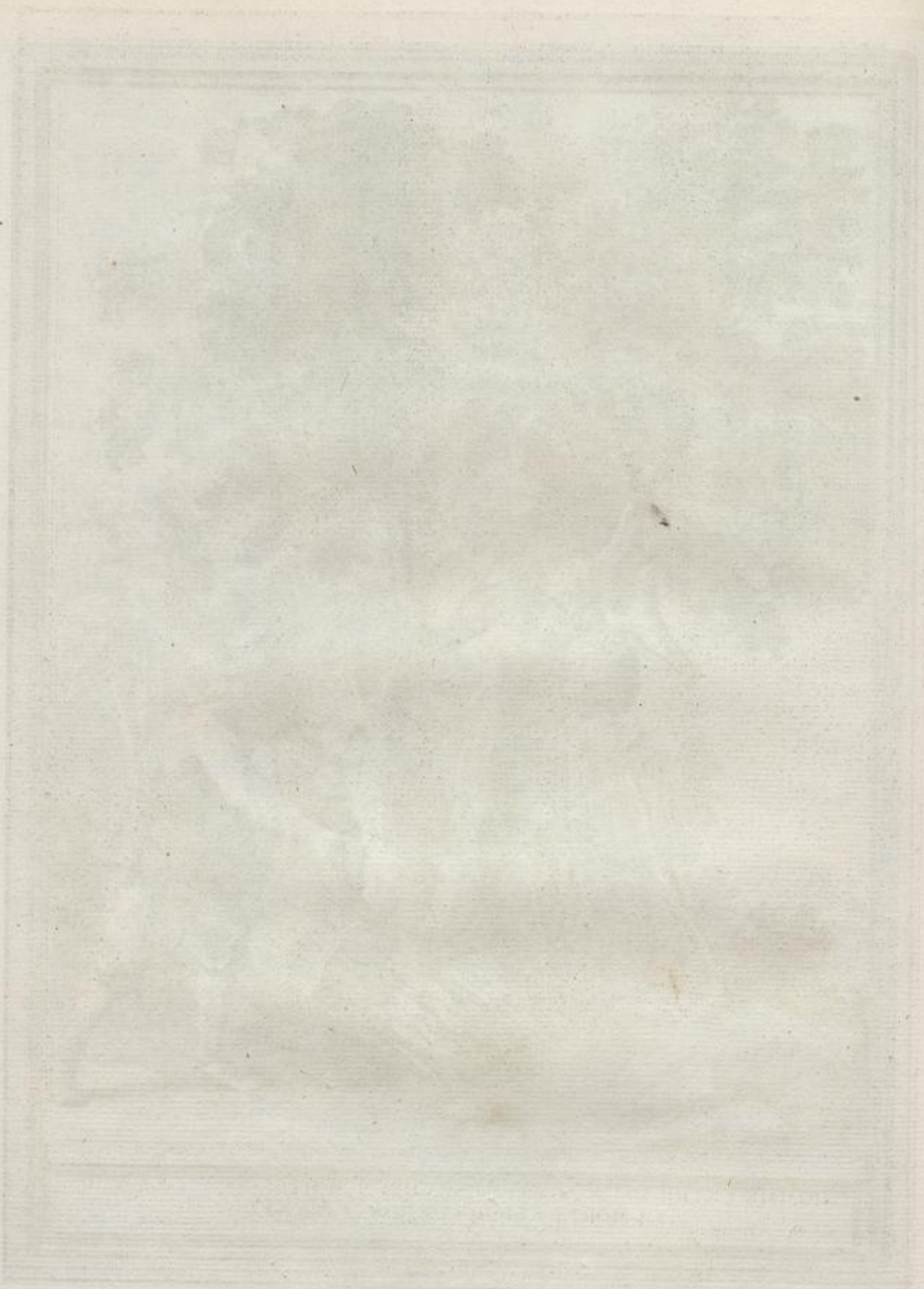




LA MORT ET LE BUCHERON . Fable XVI.

J.B. Oudry inv.

Lud. LeGrand sculp.





LIBRARY OF THE LANDESBIBLIOTHEK OLDENBURG





L'HOMME ENTRE DEUX ÂGES , ET SES DEUX MAÎTRESSES . Fable XVII.

J.B. Oudry inv.

C. Cochin aqua forti, R. Gaillard sculpsit.

FABLE XVII.

L'HOMME ENTRE DEUX ÂGES ET SES DEUX
MAÎTRESSES.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit faison
De songer au mariage.

Il avoit du comptant,
Et partant

De quoi choisir. Toutes vouloient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas une petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte ; & l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant,
C'est-à-dire, ajustant sa tête.

La vieille à tout moment de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fut plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que notre tête grise
Demeura sans cheveux, & se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen point de nouvelles.

Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, & non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne:
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.



FABLE XVIII.

LE RENARD

ET

LA CICOGNE.



FABLE XVIII.

LE RENARD ET LA CICOGNE.

Compere le Renard se mit un jour en frais,
 Et retint à dîner commere la Cicogne.
 Le régal fut petit, & sans beaucoup d'apprêts.
 Le galant, pour toute besogne,
 Avoit un brouet clair, (il vivoit chichement)
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
 La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la Cicogne le prie.
 Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie.

A l'heure dite, il courut au logis

De la Cicogne son hôtesse,

Loua très-fort sa politesse,

Trouva le dîner cuit à point.

Bon appétit surtout, Renards n'en manquent point:
 Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.

On servit, pour l'embarasser,

En un vase à long col, & d'étroite embouchure.

Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,

Mais le museau du sire étoit d'autre mesure,

Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,

Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
 Attendez-vous à la pareille.



LE RENARD ET LA CICOGNE . Fable XVIII.

J.B. Oudry del.

M. Aubert sculp.





LE RENARD ET LA CICOÛNE . Fable XVIII . 2^e Pl.

J.B. Oudry inv.

J.J. Flouart sculp.



FABLE XIX.

L'ENFANT

ET

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

K



F A B L E X I X.

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Dans ce récit je prétens faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa cheoir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un faule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce faule;
Par cet endroit passe un Maître d'École.
L'enfant lui crie, au secours, je pérís.
Le Magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avísé
De le tancer. Ah le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sotise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand:
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne font que songer
 Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
 Tu feras après ta harangue.



L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE . Fable XIX .

J.B. Oudry inv.

P. F. Mouton sculp.



THE UNIVERSITY OF OLDENBURG

FABLE XX.

LE COQ

ET

LA PERLE.

F A B L E X X.

L E C O Q E T L A P E R L E .

Un jour un Coq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon,
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

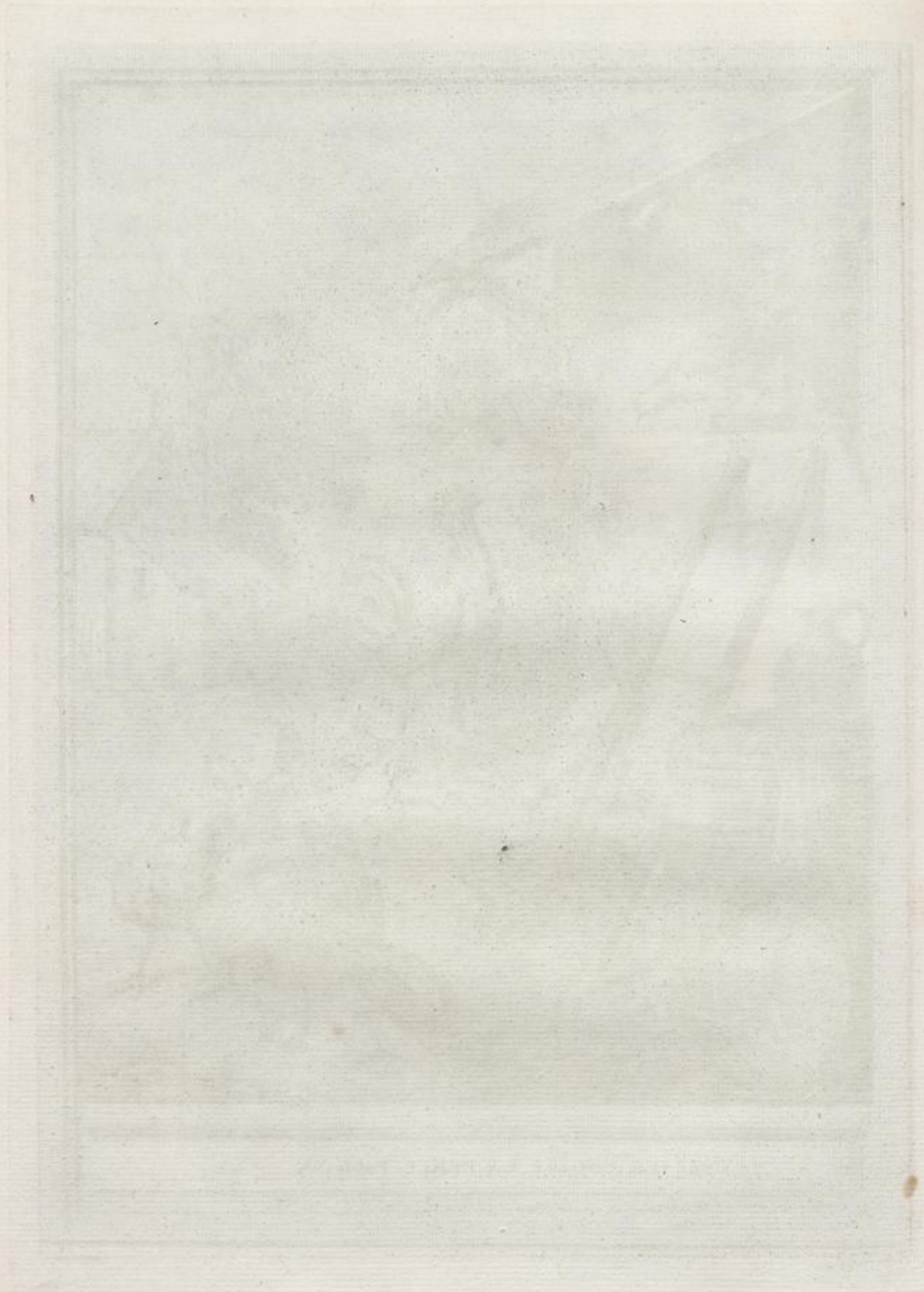




LE COQ ET LA PERLE. Fable XX.

J.B. Oudry inv.

Choufaisc







LES FRÉLONS ET LES MOUCHES A MIEL. Fable XXI.

J. B. Oudry inv.

C. Baquey sculp.

F A B L E X X I.

LES FRÊLONS ET LES MOUCHES A MIEL.

A l'œuvre on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouverent :

Des Frêlons les réclamerent.

Des Abeilles s'opposant,

Devant certaine Guêpe on traduisit la cause.

Il étoit mal-aisé de décider la chose.

Les témoins dépofoient qu'autour de ces rayons,

Des animaux ailés, bourdonnans, un peu longs,

De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,

Avoient long-temps paru. Mais quoi ! Dans les Frêlons

Ces enseignes étoient pareilles.

La Guêpe ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle ; & , pour plus de lumière,

Entendit une fourmillière.

Le point n'en put être éclairci.

De grace, à quoi bon tout ceci ?

Dit une Abeille fort prudente ;

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,

Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps déformais que le Juge se hâte.

N'a-t-il point assez léché l'Ours ?

Sans tant de contredits & d'interlocutoires,

Et de fratras, & de grimoires,

Travaillons, les Frêlons & nous :

On verra qui sçait faire, avec un suc si doux,

Des cellules si bien bâties.

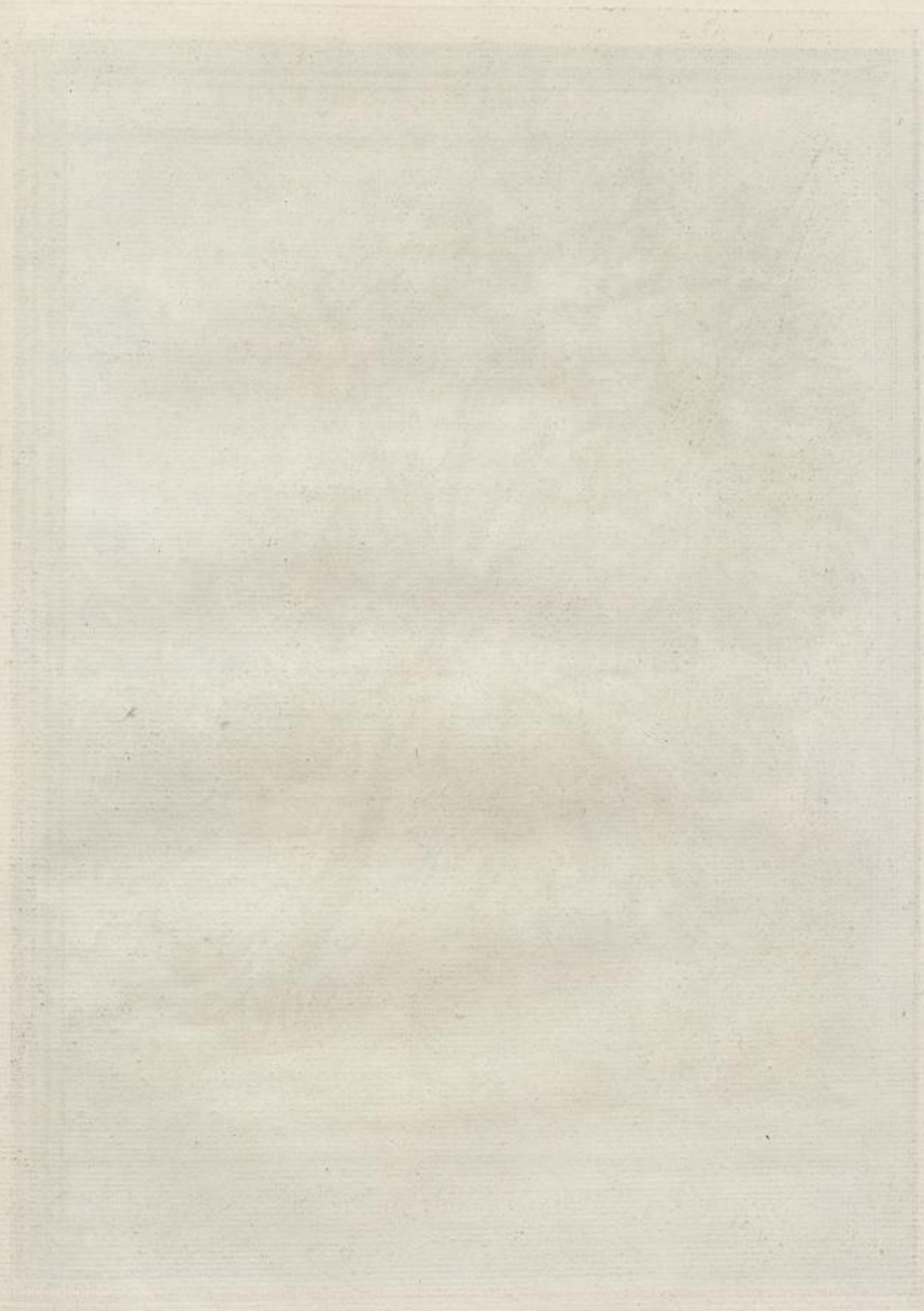
Le refus des Frêlons fit voir

L

Que cet art passoit leur sçavoir;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de Code:
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs.
On fait tant à la fin que l'huître est pour le Juge,
Les écailles pour les plaideurs.







LE CHÈNE ET LE ROSEAU. Fable XXII.

J.B. Dufay del.

P.F. Tardieu sculp.

F A B L E X X I I.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le Chêne un jour dit au Roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête:
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrais de l'orage,
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La Nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuſte,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me font moins qu'à vous redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon; le Roseau plie:

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Fin du premier Livre.



